

## Gainsbourg, génial touche-à-tout exposé à la Cité de la musique



Serge Gainsbourg, sur un plateau de télévision. PHILIPPE BATAILLON/INA

**L**ucien Ginsburg aurait eu 80 ans en 2008, mais son double visible, Serge Gainsbourg, est mort en 1991, laissant un vide jamais comblé. Pour la Cité de la musique, qui lui consacre une exposition jusqu'en mars 2009, Gainsbourg le touche-à-tout était un client en or. Le plasticien sonore Frédéric Sanchez a ordonné en qua-

tre périodes les désordres d'un artiste expert en télescope entre élitisme et culture de masse. Il réussit la prouesse d'être pédagogique tout en intriguant les connaisseurs. Objets, carnets et partitions côtoient les motifs d'inspiration, comme *Mauvaises nouvelles des étoiles* (1913), dessin de Paul Klee. ■

## « Gainsbourg 2008 » choisit l'artiste plutôt que le mythe

La Cité de la musique a ordonné le génial bric-à-brac du chanteur dans une exposition découpée en quatre périodes

### Exposition

**N**é le 2 avril 1928 à Paris, Lucien Ginsburg aurait eu 80 ans cette année. Pour ceux qui ont aimé ses chansons, la dernière décennie de sa vie fut celle de trop, avec deux disques de funk salacés ressassant *ad nauseam* les thèmes de la biture et du détournement de mineure. La faute au triomphe final de « Gainsbarre », double hydrien régulièrement convié par des irresponsables du PAF à se consumer pour l'audience.

Aussi l'exposition qui lui est consacrée à la Cité de la musique, à Paris, pouvait-elle laisser craindre le pire. Généralement, les hommages aux musiciens n'offrent que nippes, manuscrits et disques d'or à contempler. On attendait donc un mausolée avec reconstitution du séjour de la rue de Verneuil et vitrine de chaussures Repetto. Heureusement, Gainsbourg est un client en or. Moins parce qu'il était un esthète ayant mis en scène jusqu'à son existence que pour les riches correspondances qu'entretiennent ses chansons avec les autres arts.

C'est ce qu'a choisi de montrer le plasticien sonore Frédéric Sanchez. Son installation, labyrinthe de colonnes associant des images (photos ou films) et des sons (les textes sont lus par les interprètes, Birkin, Deneuve, Dutronc...) met en relation l'œuvre de Gainsbourg avec les courants (le surréalisme et le jazz interlope, la pop et

le pop art...) et les personnalités qui l'ont marqué (Bela Bartok, Boris Vian, Francis Bacon...).

Ce dispositif dynamique, visant à « provoquer des images avec le son », explique Frédéric Sanchez, réussit le tour de force d'être pédagogique tout en intriguant les connaisseurs. Ceux-ci ne savent pas forcément que Gainsbourg apparut en Marquis de Sade dans le *Valmy* d'Abel Gance.

Cela revient à appliquer la technique « burroughsiennne » du *cut-up* (collage) à un de ses adeptes, ce peintre contrarié et pyromane, musicien, chanteur, acteur, cinéaste, écrivain (*Evgueni Sokolov*). Ici, le réalisme d'Edward Hopper côtoie *Je t'aime, moi non plus* (le film), Francis Picabia (*Jésus-Christ Rastaquouère*) le rastafarisme...

### Transformiste

La révélation initiale fut sans doute *Rhapsody in Blue*, de Gershwin, associant jazz et classique. Gainsbourg devint un expert en télescopage entre élitisme et culture de masse.

« Les images, je les ai écrites, plaquées sur des symboles musicaux, c'est là mon drame. Peintre, j'aurais fait une œuvre », a déclaré Gainsbourg. De sa carrière avortée, l'exposition montre un *Autoportrait*, une gouache de 1957 réalisée par l'élève d'André Lhôte et de Fernand Léger. C'est une des six œuvres qui ont échappé au bûcher. Quant à son goût, il transparaît dans sa collection personnelle, *La Chasse aux papillons*, de Salvador Dali, *Mauvaises nouvel-*

*les des étoiles*, de Paul Klee, et *L'Homme à tête de chou*, sculpture de Claude Lalanne. Les deux derniers ayant inspiré titre et contenu à deux albums de Gainsbourg.

Ces œuvres sont présentées dans une vitrine-miroir latérale qui jouxte l'installation. On y trouvera là ses manuscrits et la bimbeloterie de la rue de Verneuil, moult fois détaillée par les visiteurs : l'écorché, la collection de médailles acquise auprès de ses amis de la police, etc.

C'est la partie la plus attendue et la moins intéressante avec la deuxième salle contenant une collection rare de 45-tours vinyles. Ont été cependant ajoutées des bornes d'écoute qui prolongent intelligemment le propos de l'exposition : les 250 morceaux proposés permettent de naviguer entre le répertoire de Gainsbourg et son environnement musical. Ses sources classiques (Chopin qu'il « sampla » quatre fois) et les passerelles avec la musique africaine ou le Lou Reed nazi-punk. Transformiste à l'affût des dernières tendances, Gainsbourg est le pair hexagonal de David Bowie.

En quatre temps – « La Période bleue » (1958-1965), « Les idoles » (1965-1969), « La Décadance » (1969-1979), et « Ecce homo » (1979-1991) –, l'exposition s'intéresse donc à l'artiste au détriment du mythe. Gainsbourg en sort grandi et aurait sans doute apprécié l'hommage. « *Classieux* », aurait-il pu dire. ■

BRUNO LESPRIT  
« Gainsbourg 2008 ». Cité de la musique, 221, av. Jean-Jaurès, Paris-19<sup>e</sup>. M<sup>o</sup> Porte-de-Pantin. Jusqu'au 1<sup>er</sup> mars 2009. Tél. : 01-44-84-44-84. 8 €, tarif réduit 4 €.